

**Michel Royer, chroniqueur à "Madame Monsieur bonsoir", sur France 5**

Il a lancé la vogue des archives télé sans verser dans la nostalgie. Portrait d'un défricheur.

## L'allumé de la télé

Vendredi 28 avril, à quelques minutes de l'enregistrement du magazine de France 5, *Madame Monsieur bonsoir*. Vêtu d'un T-shirt décoré d'une mire de télévision et d'une élégante veste rayée, Michel Royer feuillette des extraits du « petit livre vert de l'ayatollah Khomeyni », dans l'espoir de dénicher une citation destinée à pimenter l'un des dossiers de l'émission, consacré à l'exil de l'imam en France en 1979. Depuis deux mois, Royer expose à la caméra son incroyable mémoire et sa dégaine d'enfant du rock, loin des clichés poussiéreux qu'on serait tenté d'accoler à son titre ronflant de « Monsieur archives de la télé ». Erudit potache plus que professeur nimbus, le quasi-quinqua au visage juvénile disserte, dans ce magazine qui décrypte l'actualité à la lumière du passé, de thèmes aussi éclectiques que la retransmission du couronnement de la reine d'Angleterre, le style Gicquel, ou l'obsession de Jean-Claude Bourret pour les petits hommes verts. Lui qui, d'habitude, œuvre dans les coulisses du PAF, trouve dans ce rôle de chroniqueur un emploi à la mesure de sa passion dévorante pour les images en noir et blanc. Une passion qu'il décline aussi sur grand écran : au cinéma, il a cosigné avec son compère Karl Zéro *Dans la peau de Jacques Chirac*, un portrait pastiche « non autorisé », entièrement réalisé à base d'archives, et commenté par la voix de l'humoriste Didier Gustin (1).

Si aujourd'hui, l'utilisation des pépites du passé relève du poncif – voire, dans certains cas, du filon lucratif – Michel Royer joua, en la matière, le rôle d'un véritable défricheur. Cela fait près de vingt ans que cet archéologue cathodique titille la fibre nostalgique du téléspectateur, contribuant, tel un Pierre Tchernia new-age, à façonner la mémoire collective de la télévision. Il s'engouffre dans la brèche à une époque où le terme même de « culture télé » paraît aussi légitime qu'une paire de Nike aux pieds de la reine d'Angleterre. L'illumination survient à la fin d'un DESS en droit de l'audiovisuel. Encore étudiant, Royer cherche un thème fédérateur pour fêter son diplôme : « Je me suis demandé : "Qu'ai-je en commun avec tous mes camarades de classe ? Les souvenirs télé !" »

TINA MERANDON POUR TELERAMA



Début d'une amorce d'idée géniale. En 1987, il monte l'expo « Les allumés de la télé » à la Grande Halle de la Villette. L'occasion d'exhumer des cartons de l'INA les vieux shows des Carpentier, *Thierry la Fronde* ou *Bonne nuit les petits*. Et d'assister à une étonnante communion : des hordes de centaines sanglotant devant le Nounours de leur enfance. « L'effet nostalgie était d'autant plus fort qu'à l'époque il n'y avait pas de DVD, très peu de cassettes et d'archives télé. C'était la préhistoire de l'INA. » ➔

**Une dégaine d'enfant du rock pour ce potache touche-à-tout.**

# “ Je ne vois pas la télé comme un monstre, mais comme une grande sœur dont je connais les codes.”

images signent la fin de « l'âge d'or », Royer quitte le navire : « Je me serais retrouvé dans un placard. » Depuis, il navigue en électron libre, organise *Les 24 heures de la télé* pour l'INA, signant des films remarquables sur l'histoire de l'insécurité ou les inondations à Paris. Avec, toujours, la volonté de connecter le passé au présent, et une jubilation intacte, quasi enfantine « d'être payé pour regarder la télé ». « Michel est un entomologiste et un esthète, mais avant tout un raconteur d'histoires, analyse Pierre Lescure, ex-PDG de Canal+. Il a une approche très fraîche et vivante des archives, et ne cultive pas la mélancolie. On retrouve chez lui une certaine poésie, en même temps qu'une rigueur historique et un véritable point de vue. »

Pas du genre à s'enfermer dans la culture du « c'était mieux avant », Royer revendique, dans son rapport à la petite lucarne, une forme d'éclectisme, d'absence d'a priori. Et s'il lui arrive d'observer d'un œil critique l'évolution de la télévision, il refuse de la diaboliser : « On peut discuter de son aspect déformant, partiel, ou comme Godard, dire que la télé fabrique de l'oubli. Moi, je lui reconnais le rôle d'un lien. Je ne la vois pas comme un monstre qui a supplanté les livres, mais comme une grande sœur dont je connais les codes. »

Jamais blasé, Royer a conservé un reste d'enfance, une juvénilité jubilatoire face à ce jouet aux ressorts inépuisables. Tel un collectionneur, il s'enorgueillit de trouver, parfois, des pépites rarissimes : comme ce document d'archives dans lequel Gainsbourg chante une chanson inédite sur la télévision (« Elle n'était même pas référencée dans sa discographie ! »). Ou le premier micro-trottoir de la télévision. Accro, mais pas monomane, il n'en oublie pas pour autant de scruter le monde réel avec curiosité, de partir en Afrique pour des projets associatifs, bref, de sortir de sa bulle. Tout en avouant quelques effets secondaires liés à son addiction télévisuelle : « J'ai un rapport au temps parfois spécial. Je vis dans un présent extrêmement dilaté, qui couvre les années 70 et 80. Parfois, je m'inquiète. J'ai l'impression d'avoir plus de souvenirs télé que de souvenirs de ma propre vie ! » ●

Hélène Marzolf

(1) Dans la peau de Jacques Chirac, sortie en salles le 31 mai.

## À voir

**Madame Monsieur bonsoir, samedi, 18h00, dimanche, 20h45 (TNT), France 5.**

imposer la culture des archives à la télévision, frappe à toutes les portes, sans succès : « Les quadras de l'époque, ceux qui occupaient des postes à responsabilités dans les chaînes, avaient connu le monde sans télé, et estimaient qu'il fallait faire du neuf, au lieu de se tourner vers le passé. Lorsque je leur proposais des émissions, je n'étais pas pris au sérieux. On me considérait juste comme un type en pleine régression. »

Le virage décisif intervient en 1993. Alors qu'il travaille à *Télé dimanche* sur Canal+, Royer rencontre le producteur Stéphane Courbit et lui propose un concept d'émission. De leur association naît *Les enfants de la télé*, présenté par Arthur, alors sur France 2. « Le programme plaisait au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. Des générations entières de gens avaient besoin de revoir et de brasser cette matière. Pour eux, c'était comme aller au grenier et revoir des jouets d'enfants. » Depuis, les compilations-nostalgie ont fait florès. Plus un samedi soir sans ses cent meilleures pépites des années 80. Les gloubiboulga party font fureur partout en France. L'INA fait un carton en mettant ses archives en ligne. Et les rediffusions nous permettent de revivre, en boucle, les madeleines de notre enfance. « Michel a inventé une recette qui a été copiée jusqu'à la nausée, analyse Martin Meissonnier. S'il avait voulu, il aurait pu faire fortune. Mais il a choisi une voie plus intéressante que ça. »

Sommé par ses employeurs de choisir entre les paillettes de France 2 et la chaîne cryptée, Royer opte pour la culture Canal de la grande époque, période Lescure-de Greef : il travaille pour *L'œil du cyclone* et *Le vrai journal*, pilote des opérations spéciales (la nuit gay, la nuit cyber), dirige la cellule images, réalise de nombreux documentaires à base d'archives (comme pour la série *A la télé*, une galerie de portraits de célébrités : Jean-Luc Godard, Djamel...). Lorsqu'en 2001, un plan social et l'arrêt de la cellule

Le joyeux bric-à-brac dans lequel évolue Michel Royer, entomologiste cathodique.

→ A cette époque, il a déjà fourbi ses armes de documentaliste dans une boîte d'audiovisuel : « Je lisais Marshall MacLuhan [NDLR : théoricien canadien de la communication, dans les années 70], je baignais dans la culture et l'analyse de l'image, dans un milieu très godardien », rigole-t-il. Plus self-made-man que rat de bibliothèque, Royer côtoie alors des artistes underground, se lance dans la création d'événements en promouvant des graphistes comme Speedy Graphito. « Michel était très frais, très créatif, ouvert aux écritures modernes », se souvient Martin Meissonnier, qui le fit collaborer à l'émission *Mégamix* au début des années 90. Ouvert également, à en croire son entourage, aux expériences capillaires les plus folles, affichant un look excentrique les plus folles, affichant un look excentrique les plus folles, affichant un look excentrique les plus folles, « rouges », « bleus », « des carreaux découpés sur le crâne ». Parallèlement à ses activités dans « l'événementiel », le fondu d'images multiplie les tentatives pour

TINA MERANDON POUR TELERAMA